

Boy meets girls

Le Bling Ring, États-Unis / Grande-Bretagne / France /
Allemagne / Japon, 2013, 1 h 30

Sami Gnaba

Numéro 286, septembre–octobre 2013

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/69834ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Gnaba, S. (2013). Compte rendu de [Boy meets girls / *Le Bling Ring*, États-Unis / Grande-Bretagne / France / Allemagne / Japon, 2013, 1 h 30]. *Séquences*, (286), 40–41.

The Bling Ring

Boy meets girls

Œuvre incontournable des années 2000, articulée autour du spleen, celle de Sofia Coppola se singularise principalement par son axe adolescent. Mal de vivre, ennui, errements existentiels; voilà donc ce qui fait avancer la filmographie de la fille Coppola. De *The Virgin Suicides* jusqu'à *Marie Antoinette*, en passant par son court *Lick the Star* et *The Bling Ring*, son tout récent opus: tous sont parcourus par un même sentiment de solitude, de désenchantement diffus contre lesquels leurs protagonistes tentent de se révolter.

Sami Gnaba

Si *The Bling Ring* joue sur des bases déjà bien tracées, il n'est pas moins intéressant. Cet intérêt est double. D'une part, on se demande en le regardant: quelle place prend-il dans le corpus de son auteure? À quarante ans, Sofia Coppola arrive à l'heure des premiers bilans de son cinéma. D'autre part, il convient de rappeler la proximité de son dernier film avec deux autres sortis durant les derniers mois, *Spring Breakers* et *After Lucia*, qui – à leur manière tout à fait opposée (la vulgarité clipsique de Korine vs le réalisme documentaire de Franco) – partagent le même sujet, à savoir une jeunesse à la dérive souffrant de l'absence / indifférence de son entourage (*After Lucia*), projetée dans un fantasme toxique (*Spring Breakers*, *The Bling Ring*).



Contempler le mal de vivre

Chez Korine, il y a un souhait de transgression convoqué à travers le trio très alléchant *sexe-drogues-alcool* qui pousse le groupe des jeunes filles vers une dissolution amicale ou, pire, vers leur mort. Chez Coppola, il y a un peu plus d'empathie, plus d'humanité, deux qualités auxquelles Korine est résolument étranger. Chez Sofia Coppola, ce fantasme se dévoile à travers un mode de vie qui n'est pas à l'atteinte de tous. Aussi riches soient-ils, les jeunes protagonistes se livrent à une série d'actes criminels en entrant par effraction chez des célébrités pour leur dérober leurs biens. L.A. en toile de fond, tour à tour solaire et inquiétante.

Si, par sa facture plus *pop*, il marque une rupture avec le très beau *Somewhere*, plus contemplatif et *indie* (jusqu'à sa bande-son composée par le groupe Phoenix), *The Bling Ring* apparaît comme le point d'achèvement de son sujet de prédilection, la solitude adolescente. De son premier long métrage *The Virgin Suicides* jusqu'à ses escapades à Tokyo (*Lost in Translation*) ou au Château de Versailles (*Marie Antoinette*), Sofia Coppola n'a cessé de contempler le mal de vivre intemporel d'une jeunesse murée dans sa solitude et son ennui.

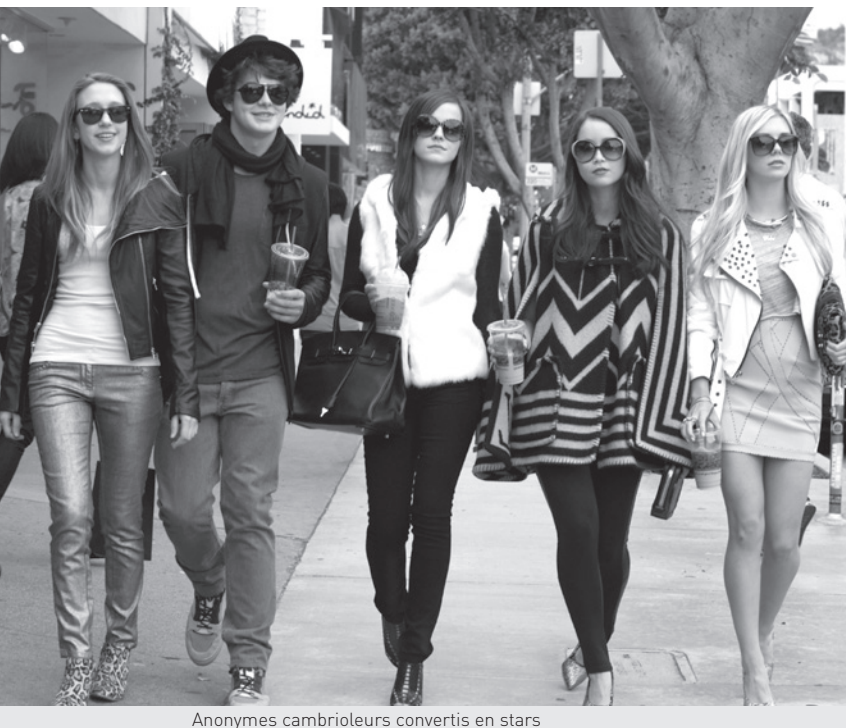
Cette unité thématique se reflète encore plus aujourd'hui avec son dernier opus qui prolonge en quelque sorte les prémices de son court métrage *Lick the Star* (1997), plongée lycéenne en noir et blanc dans laquelle la jeune cinéaste encore inconnue retraçait le quotidien blafard et les rituels d'une bande d'amies. Le récit se fondait sur une suite de moments creux dans leur journée: blagues mesquines, complots entre amies, désirs de fête ou encore de meurtre. Au visionnement de ce court film, on saisit mieux pourquoi Coppola a été attirée par l'histoire vraie des *Hollywood Hills Burglars*. Peut-être y voyait-elle la possibilité de conclure une réflexion éminemment personnelle sur le sujet fondateur de sa jeune filmographie?

Au rythme d'une bande-son inspirée, infusée de rap et de pop, Sofia Coppola filme l'ennui puis l'effroyable insouciance de ces jeunes cambrioleurs, comme on déroule un catalogue de mode.

Un peu comme elle l'avait fait pour l'histoire de *Marie Antoinette*, elle offre ici une interprétation qui lui est résolument propre, basée sur «des faits véridiques», comme en fait foi la mention au générique d'ouverture. Peut-être suggérera-t-on le thème «distance objective», similaire à celle d'une journaliste résolue à enregistrer les faits relatés par ses sources.

Cette distanciation-là s'affiche dès la deuxième scène de *The Bling Ring*, laquelle nous donne à voir une journaliste (double probable de Nancy Jo Sales, auteure de l'article dont Coppola s'est inspirée) en train d'interroger Marc sur la série de vols perpétrés chez les célébrités avec ses amies. Coppola donne l'impression d'épouser son point de vue à lui. Ainsi, tout ce qu'on verra après devrait en toute logique découler de son témoignage. On est là devant la même structure narrative (en flashback) qui chroniquait le suicide collectif des sœurs Lisbon dans *The Virgin Suicides*. Pourtant, cette structure croisera au passage quelques obstacles qui font croire que le personnage de Marc n'est peut-être pas la principale figure du récit. D'autres personnages s'immiscent, injectant dans le récit leur propre point de vue avant même qu'elles croisent la route de Marc. En témoigne, notamment, la scène du réveil de Nicki et de sa prière quotidienne, entourée de ses sœurs et de sa très illuminée mère (superbe Leslie Mann). Ou cette autre scène encore qui donne à voir une fille du groupe s'introduire chez son copain par la fenêtre, feignant de le menacer avec l'arme volée chez Lindsay Lohan.

En dépit de ces quelques échappées, le récit reste principalement axé sur Marc, personnage à l'opposé des autres que la caméra de Coppola contemple avec une douceur palpable. De son arrivée à son nouveau collège (presque calquée sur celle du personnage de Trip dans *The Virgin Suicides*), ou encore l'emphase sur son côté *outsider*, l'absence de ses parents travaillant dans le milieu du cinéma... tout concourt à faire de Marc un personnage éminemment *coppolien*. De ceux qui nourrissent immanquablement le cinéma de la réalisatrice américaine, tous soumis à un sentiment d'étrangeté par rapport au monde qui les environne.



Anonymes cambrioleurs convertis en stars

En revanche, cette distance objective avec laquelle Coppola dépeint ses gestes et méfaits (ou ceux de sa bande) contraste avec l'intimité et la sensibilité auxquelles son cinéma nous avait habitués par le passé. Cette façon toute propre à elle, presque caressante, de sonder le mal de vivre de ses personnages, de capturer les non-dits et les silences communicatifs de leur solitude a relativement disparu (la scène dispensable de Marc dansant dans sa chambre).

Ainsi, en empruntant l'impartialité, croyait-elle un peu naïvement que les faits pouvaient parler d'eux-mêmes devant sa caméra. Jusqu'à un certain moment, cela pouvait passer : souffrant de l'absence de leurs parents, de jeunes lycéens s'élisent une autre forme de *famille*. Soit. Cependant, jamais le film ne se frotte directement à la défaillance de l'autorité parentale, ni à leur solitude au sein de la cellule familiale, questions reléguées aux oubliettes. Son intérêt est ailleurs.

Au lieu, et très vite, *The Bling Ring* donne l'impression assez gênante de titiller la même envie de tout s'appropriier que celle de ses personnages, endossant ainsi ce même désir de jouissance du glamour. Et de superficialité. C'est particulièrement vrai et embarrassant dans son recours à la vraie maison de Paris Hilton (qui nous gratifie ici d'un expéditif caméo), qu'on peut seulement

entrevoir comme un impardonnable signe de fascination partagée, entre Coppola et ses personnages, pour les stars. Entre la coulée de gros plans sur les marques de luxe dérobées par ses protagonistes chez leurs célèbres victimes (Orlando Bloom, Megan Fox, Hilton, Lohan), la banalité échangée entre ses personnages et l'ironie distillée dans le dernier quart d'heure de son film, on ne sait trop où Coppola se place devant le *Bling Ring* (ces quelques plans de regrets déclamés par Marc ne suffisent pas). L'entreprise, aussi divertissante soit-elle, masque mal la vacuité de son propos. Un drame? Une satire? On ne sait trop.

Il est d'ailleurs navrant de voir Coppola s'égarer de la sorte quand on entrevoit le projet qu'aurait pu être son film, si elle avait procédé avec le même mordant que celui qu'elle infuse dans sa conclusion et son traitement de la couverture médiatique de ces anonymes cambrioleurs convertis en stars. Dans ces moments-là, aussi brefs soient-ils, s'exprime tout le constat de la réalisatrice américaine; la voilà devant une époque et surtout une jeunesse dans laquelle elle ne se reconnaît que trop peu. Ce qui explique sans doute la surdose d'ironie et le désengagement, inédit jusqu'ici, par rapport à ses personnages à l'écran.

De cette jeunesse se gargarisant au culte de la célébrité et aux réseaux sociaux, elle ne capture là que la souveraine superficialité et une banalité assez généralisée. Au rythme d'une bande-son inspirée, infusée de rap et de pop, Sofia Coppola filme l'ennui puis l'effroyable insouciance de ces jeunes cambrioleurs, comme on déroule un catalogue de mode. C'est évacué de toute morale et tape-à-l'œil, à l'image du luxe voyant et un tantinet vulgaire (l'intrusion d'anthologie chez Paris Hilton) pour lequel se fascinent les jeunes protagonistes. Tout au long, le groupe avance sans ressentir une once de culpabilité ou de remords par rapport à ses actions; tout au plus, Marc s'objectera, l'espace d'un furtif examen de conscience sans grande conséquence. Cette indifférence partagée trouve écho dans le leitmotiv «*Let's go shopping*» que déclamera l'une des filles avant leurs cambriolages, dans un consternant élan d'enthousiasme. Dans ces rares moments, *The Bling Ring* est juste effrayant.

Objet mineur, d'un cool assumé, *The Bling Ring* atteint le point limite du cinéma de Sofia Coppola dans son portrait de jeunesse bourgeoise. Sans jamais atteindre la grâce de *Lost in Translation*, ni la mélancolie prénante de *Marie Antoinette* ou encore la sensibilité et l'émotion de *The Virgin Suicides*, la réalisatrice continue inlassablement et assez obstinément à tracer sa propre trajectoire dans le cinéma américain. L'effort est louable, certes; en revanche, on se demande si – à force de se lover dans les existences perdues de ses personnages – elle ne risque pas de s'égarer elle-même... Au bord de l'impasse, empilant la redite, son cinéma doit à présent se mettre au service d'autres sujets et territoires. Vers un *Somewhere* qui peine à surgir et urgent.

■ **LE BLING RING** | Origine : États-Unis / Grande-Bretagne / France / Allemagne / Japon – Année : 2013 – Durée : 1 h 30 – Réal. : Sofia Coppola – Scén. : Sofia Coppola, d'après l'article de Nancy Jo Sales – Images : Harris Savides, Christopher Blauvet – Mont. : Sarah Flack – Mus. : Daniel Lopatin, Brian Reitzell – Son : Susumu Tokunow – Dir. art. : Kevin Bird – Cost : Stacey Battat – Int. : Israel Broussard (Marc), Emma Watson (Nicki), Katie Chang (Rebecca), Claire Julien (Chloe), Leslie Mann (Laurie) – Prod. : Sofia Coppola, Roman Coppola, Youree Henley – Dist. : Séville.